

Une épistémologie à buts didactiques pour la Communication Interculturelle¹

1. Prémisse: de la pratique professionnelle et personnelle aux impératifs didactiques

- a. Les réflexions suivantes sur la communication interculturelle ne prennent pas naissance d'une analyse fine et approfondie des concepts, modèles, instruments et méthodes que les différentes disciplines scientifiques pourraient nous offrir pour comprendre, en un premier temps, et gérer ensuite les multiples situations de communication interculturelle : elles ont été générées, au contraire, par des nécessités didactiques pressantes et elles visent la construction d'un instrument épistémologique *ad hoc*, nécessaire à la gestion de situations spécifiques de formation dans le domaine de la *Communication Interculturelle*.

Il s'agit, en l'espèce, d'un *Master exécutive en Communication Interculturelle* que la Faculté de Sciences de la Communication de l'Université de la Suisse italienne de Lugano offre à des professionnels tels des « responsables de la communication » ou « responsables de projets » dans des institutions publiques ou privés et dans des entreprises qui œuvrent dans un contexte interne ou/et externe multiculturel, par exemple Organisations Internationales, Administrations s'occupant de problèmes de migration, Établissements scolaires, etc.

Une des caractéristiques de ce Master est la volonté d'inscrire le principe d'une réelle interculturalité non seulement dans le contenu de ses cours, mais aussi dans le vécu, tant dans ses enseignants que dans ses participants. Ainsi pour l'édition 2004-05, parmi la trentaine d'étudiants inscrits, on trouve – à côté des personnes habitants la région dans laquelle opère l'université en question - la partie italophone de la Suisse - des citoyens suisses de langue

¹ Edo Poglià, prof. USI, Lugano

française et allemande, des ressortissants de différents pays d'Afrique ainsi que des étudiants provenant de l'Amérique du Sud et de pays de l'Est européen.

Non seulement la provenance nationale des participants à cette formation est très variée, mais leur insertion professionnelle l'est aussi. Ainsi des responsables de projets d'Organisations internationales actives dans le secteur du développement côtoient les administrateurs et les ecclésiastiques, des enseignants et des responsables de la communication dans des ONG.

Même hétérogénéité du point de vue des disciplines scientifiques à la base de leur formation: sciences sociales ou architecture, pédagogie ou design, économie ou journalisme. La proportion hommes-femmes est par ailleurs très équilibrée.

Une volonté commune motive les participants à cette formation : se donner les moyens et les instruments aptes à analyser et comprendre les situations de multiculturalité avec lesquelles leur activité professionnelle les confronte journallement ainsi que les multiples problèmes inhérents à ces situations ; être en mesure de leur apporter des solutions ou, du moins, les réduire à des propositions supportables. Pour tous les participants un idéal aussi: réaliser certaines, au moins, des potentialités que chacun d'eux entrevoit dans la multiculturalité : c'est à coup sûr l'attente essentielle de professionnels qui se retrouvent sur les bancs de l'université pour une formation relativement longue et exigeante.

La composition du corps enseignant est aussi largement « multiculturelle », tant du point de vue de la provenance nationale que disciplinaire.

Le choix de deux langues parallèles d'enseignement, anglais et français, employées indifféremment par les enseignants et les étudiants, témoigne aussi de la volonté de créer un cadre volontairement interculturel.

- b. Pour avoir un premier aperçu des situations didactiques considérées et du substrat motivationnel des étudiants de ce Master, il peut être utile de considérer certaines des situations vécues en

première personne sur lesquelles ils ont travaillé dans un des « laboratoires interculturels » qui accompagnent les cours théoriques. Voici quelques unes de ces situations, en extrême synthèse :

- *Campagne de communication très problématique sur le SIDA menée par un congolais (catholique) au Sénégal, pour le compte d'une ONG européenne.*
- *Problèmes de communication interne dans une ONG européenne qui œuvre contre l'infanticide féminin au Tamil Nadu, liés à la fois aux différences de classe et de caste, au niveau de formation, aux différentes manières de considérer les rapports homme-femme etc.*
- *Difficultés de gestion de la communication entre les services sociaux d'une ville suisse alémanique et des demandeurs d'asile, femmes africaines en particulier, difficultés sur lesquelles tente d'intervenir une médiatrice, elle même africaine.*
- *Problèmes d'un opérateur social, actif dans le secteur de intégration des jeunes de très récente immigration en Suisse, face à des familles transnationales sans langue commune entre les membres (ex. chinois, italien, anglais) au moment du regroupement familial sur sol suisse.*
- *Difficultés d'un formateur d'enseignants voulant faire dialoguer des enseignants de diverses ordres scolaires qui font appel à des référentiels culturels et professionnels différents.*
- *Problèmes de gestion de controverses politiques locales liées au séjour de Tziganes sur les terrains de communes suisses, avec l'intervention des média et avec en filigrane les contrapositions idéologiques entre partis politiques.*
- *Problèmes d'évaluation d'un magazine qui opère sur le « marché ethno » dans une grande métropole italienne.*

- c. Pour toutes ces situations, le questionnement des participants au Master implique – de toute évidence – la complexité inéluctable des situations de multiculturalité dans lesquelles se mélangent valeurs, attitudes, langages, gestes, représentations de soi et des autres, connaissances ainsi que traditions, insertions sociales, répartition du « capital culturel », intérêts idéologiques politiques et économiques, règles juridiques incompatibles, réalités psychologiques conflictuelles, etc.

La demande pressante des participants au Master concerne les instruments nécessaires d'une part à l'analyse et à la compréhension et, d'autre part – encore plus – à l'intervention efficace : concepts, informations et connaissances spécifiques, modèles d'explication clairs, opérationnels et d'emploi facile, modèles d'action, procédures-type, best-practices, etc.

Il va de soi que, dans ce contexte et partant de ces présupposés, les traditions disciplinaires et les débats académiques, ceux par exemple concernant la prééminence de telle ou telle discipline scientifique dans la prise en charge des problématiques multiculturelles, ont vu leur importance très nettement redimensionnée: assez naturellement une approche interdisciplinaire pragmatique nécessaire pour pouvoir proposer les instruments analytiques et opérationnelle performants, mais aussi d'usage suffisamment simple, s'est rapidement imposée : les raisons de ce choix ont été donc avant tout didactiques, et seulement ensuite épistémologiques.

Si dans la première conception du Master, les initiateurs avaient envisagé une stratégie didactique privilégiant des approches disciplinaires choisies, la pratique didactique a montré que, s'il était d'une part indispensable d'offrir aux participants un aperçu au moins de l'apport des différentes disciplines à la communication interculturelle, de l'autre il était tout aussi important de ne pas (trop) succomber au désir de « sectorialiser », mais d'essayer, au contraire, de « récupérer » rapidement ces diverses approches disciplinaires, en les insérant dans un schéma global qui puisse leur assurer un minimum de cohérence et de « lisibilité ».

Il va de soi que la réflexion didactique qu'on examine ici a pu bénéficier de l'expérience de différentes autres formations universitaires dans ce domaine : en particulier de celle de l'« European Master in Intercultural Communication » (EMICC).

Dans la suite de ce texte nous allons d'une part présenter succinctement l'aperçu multidisciplinaire sur lequel les étudiants du Master ont été appelés à travailler et de l'autre, de manière très succincte, les quelques schéma d'intégration de ces divers apports, qui leur ont été proposées parallèlement.

2. De multiples points de vue disciplinaires appelés à la rescousse

- a. L'arsenal épistémologique et méthodologique développé par les chercheurs des différentes disciplines pour approcher, analyser et comprendre les situations de multiculturalité, c.à.d. de co-présence de populations se référant à des «cultures» différentes ainsi que la communication qui se développe entre elles, est très riche, mais bénéficie par contre d'un niveau de cohérence globale assez bas : il n'est ainsi pas rare que des concepts, mêmes les plus élémentaires, soient utilisés avec des définitions incompatibles. C'est le cas du concept même d'« interculturel » ou de celui de « multiculturalisme ». Dans diverses approches (dont la nôtre), « communication interculturelle » ne vise par exemple rien d'autre que une communication dont les participants se réfèrent à des « configurations culturelles » différentes, sans aucun souci de qualifier cette communication comme réussie, utile, bonne, satisfaisante pour les uns et/ou les autres. Dans d'autres domaines, par contre, celui pédagogique en particulier, l'« option interculturelle » implique, comme cela avait par ailleurs déjà été indiqué il y a vingt ans déjà par un document programmatique de base du Conseil de l'Europe , que si le multiculturalisme constitue déjà en

Cit. par P. Kistler, S. Konivuori « From International Exchanges to Intercultural Communication. Combining Theory and Practice », EMICC Network University of Jyväskylä, 2003

Cf. C. Allemann-Ghionda, *Éducation, diversité culturelle, plurilinguisme*, in « Multiculture et éducation en Europe », ed. Lang, Bern-Berlin, 2.ème ed. , 1997, p. 36

Conseil de l'Europe, Projet n. 7 du CDCC, « L'éducation et le développement culturel des immigrants », rapport intérimaire du groupe de projet, Strasbourg, 1984

soi potentiellement une richesse, il faut, pour atteindre le « stade interculturel réel », instaurer une interpénétration et une « interfécondation » positive entre les cultures, sans pour autant gommer les spécificités de chacune d'elles.

D'autres auteurs encore utilisent pour leur part le concept de « interculture » pour souligner simplement la fondamentale « pluralité » des cultures dans le monde actuel globalisé. Dans ce sens il n'y aurait plus, et cela serait à considérer positivement, de « cultures » séparées mais bien une « interculture », avec des simples colorations différentes.

Il en va de même avec le concept de « multiculturalisme » lequel, si pour quelques esprits européens peut renvoyer à des simples situations de co-présence de groupes sociaux culturellement différents (« situations » de multiculturalité), il assume inmanquablement en Amérique du Nord une coloration politique et idéologique marquée (« reconnaissance positive » de groupes/communautés culturelles minoritaires), face à la quelle on est sommés d'être pour ou contre .

Si, dans cette situation, un minimum de clarifications des concepts de base était naturellement nécessaire, il était exclu, vu les impératifs didactiques décrites précédemment, de discuter à fond le bien-fondé de l'une ou l'autre définition, interprétation et vision dans le cadre de la planification du Master : l'impératif de l'efficacité didactique (répondre aux demandes fondamentales des participants) impliquait plutôt, de faire ressortir dans un premier temps ce que les différentes disciplines et approches scientifiques, voir philosophiques, a qu'elle pouvaient offrir de mieux en vue de décrire et analyser les multiples facettes de la communication interculturelle, sans trop se soucier à ce stade de cohérence et d'interdisciplinarité. Ci-après nous donnerons quelques exemples des approches proposées aux participants à la formation :

G. Mantovani, « Intercultura, Il Mulino, Bologna », 2004.

A. Semprini, « Le multiculturalisme. Que sais-je ? », Presses Universitaires de France, Paris, 1997, p. 3, 5 et suivantes

- b. Les sciences de la communication font largement appel à la linguistique, à la sémiotique et aux théories de l'information pour définir quelques uns de leurs concepts de base et donc aussi les concepts essentiels de la « communication » interculturelle.

Ainsi le célèbre modèle de Shannon et Weaver, conçu pour rendre compte des aspects techniques de la transmission de l'information (émetteur, message, récepteur/destinataire, canal, bruit, etc.), a été aussi adopté et utilisé pour décrire et analyser la communication humaine (par exemple en mettant l'accent sur l'importance de l'« intention » de l'émetteur ou en codifiant les fonctions de la communication de la même manière que Jakobson, avait codifié celles du langage (ex. : fonction « expressive », « conative », etc.).

Critiqué, comme étant trop simple, (voir « simpliste ») et mécaniste » le modèle a été inséré « comme atome de la communication » dans une vision plus ample dans laquelle si « le processus de communication élémentaire » reste celui indiqué ci-dessus, la communication réelle implique, elle, une multitude de ces processus, s'influençant les uns les autres (par exemple par des mécanismes de rétroactions), ou encore, comme c'est le cas pour l'école de Palo Alto, utilisé des modèles interactionnistes et systémiques.

D'autres approches permettent aussi de mieux calibrer les concepts et les modèles utilisés pour l'analyse des multiples situations de la communication interculturelle, notamment celui de « l'action communicative » élaboré dans le contexte de l'approche pragmatique en linguistique et centré sur la reconnaissance du fait que communiquer constitue toujours une action/une interaction à travers laquelle les interlocuteurs tentent de donner suite et corps à leurs « intentions » . Bien d'autres « modèles » (ou « métaphores ») de la communication ont été proposés dont un des plus connus, notamment dans le contexte de la communication interculturelle en entreprise, est celui qui voit la communication comme un échange de « messages gagnants » et les

R. Jakobson, « Essai de linguistique générale », Ed. De Minuit, 1981.

Cf. par exemple A. Mucchielli, *Les modèles de la communication*, dans: « La communication, état des savoirs », Ed. Sciences Humaines, Auxerre, 1998.

Cf. par ex. E. Rigotti, S. Cigada, « La comunicazione verbale », Apogeo, 2004

différents phases de la communication comme des « coups » (d'une métaphorique partie d'échecs) dans le but de « gagner la partie communicative » (avec par exemple des coup « UP » en phase d'attaque et « DOWN » en posture défensive) .

D'autres apports de la linguistique à l'analyse de la communication interculturelle seraient à énumérer : ils sont par ailleurs non seulement nombreux, mais aussi différents par leur nature ; citons seulement à titre d'exemple celui de Anna Wierzbicka dans le domaine de la « pragmatique cross-cultural », c.à.d. des différences de « fonctionnement », en situations réelles, des différentes langues ou encore celui de Michael Clyne sur les différences du discours oral et écrit entre les langues et entre les cultures, ou encore l'approche de B. Müller-Jacquier sur la nécessité primordiale de l'analyse linguistique (avant celle psychologique ou anthropologique) pour comprendre les situations de communication interculturelle « à problèmes » .

- c. La « culture » est depuis toujours au centre de la réflexion sociologique, considérée notamment comme ce « quelque chose » qui implicitement ou explicitement maintient la cohérence et la cohésion des sociétés humaines et leur permet de durer et de se reproduire dans le temps. Ceci, il faut le reconnaître, sans qu'elle soit nécessairement désignée par ce terme. Ainsi, même si le terme de « culture » ne fait pas partie de l'instrumentaire conceptuel usuel d'un Durkheim, elle est, on ne peut pas plus présente dans toute son œuvre : le spectre de l'« anomie », cette absence de normes communes, génératrice de conflits et désordres sociaux, ne peut par exemple être vue que comme un dysfonctionnement de la configuration culturelle propre au groupe social considéré.

P. E. Balboni, « Parole comuni, culture diverse », Ed. Marsilio, Venezia, 1999.

A. Wierzbicka, « Cross-cultural pragmatics. The semantic of human interaction », Mouton de Gruyter, Berlin 2003

M. Clyne, « Inter-cultural communication at work. Cultural values in discourse », Cambridge University Press, Cambridge, 1994

B. Müller-Jacquier, *Linguistic awareness of cultures: principles of a training module* In: P. Kistler, S. Konivuori « From International Exchanges to Intercultural Communication. Combining Theory and Practice », EMICC Network University of Jyväskylä, 2003

En vérité, chacune des approches et des écoles qui se sont succédées sur la scène sociologique tout au long de son histoire nous ont légué une vision des réalités culturelles et des clés d'interprétation des phénomènes culturels.

Si le chercheur peut difficilement – à tort ou à raison – ne pas se déterminer pour l'une ou l'autre de ces approches, il n'en va pas de même pour celui qui se met dans la prospective didactique qui est la notre. Sans postuler un syncrétisme gommant les contradictions, il nous a semblé possible de faire ressortir des différentes écoles, l'un ou l'autre des éléments utiles et nécessaires à l'analyse de la communication interculturelle : il s'est agi essentiellement de réflexions autour du concept même de « culture », de celui de « cadres (voir contextes) sociaux », dans lesquels se situe nécessairement tout processus de communication, ainsi que de celui d' « acteur social » (qui peut être, tout comme l'individu, « émetteur » ou « destinataire » du message communicatif).

Voici quelques unes de ces réflexions :

Bien qu'en perte de vitesse aujourd'hui, les approches structuralistes, fonctionnalistes et génériquement systémiques ont eu le mérite historique de poser la culture comme un « fait social » (dans la terminologie durkheimienne), qu'il est possible et impératif d'étudier en quelque sorte « du dehors », même si les instruments de son analyse (concepts, méthodes) font partie eux-mêmes de l'objet analysé. Fait social (plus ou moins) fonctionnel à la société dans laquelle il existe et se développe, qui lui permet de se reproduire et de maintenir l'ordre nécessaire au « système social » dans la vision parsonienne, de satisfaire les besoins primaires humains dans l'approche de Malinowsky, ou de lui offrir les instruments essentiels d'intégration en clé durkheimienne.

L'approche marxienne, bien que considérant la culture plutôt comme « conséquence » (de l'évolution économique notamment) que comme « cause » des réalités sociales, ne s'éloigne pas de la vision de base de la culture comme fait social : elle met seulement l'accent sur son enracinement (collectif) dans des cadres sociaux, celui des « classes sociales » en particulier.

Dans ces approches, la culture est ainsi un « fait réel », apanage non pas (essentiellement) d'un individu mais d'un collectif, par rapport auquel les individus n'ont souvent d'autres choix que de se plier et de s'y adapter.

Une bonne partie du langage que nous utilisons aujourd'hui pour parler de « communication et de relations interculturelles » est marqué par ces approches : ainsi les termes de relation, dialogue, chocs entre « cultures », de droit « des cultures », appartenance à une/plusieurs « culture(s) », dignité des « cultures » et nous renvoie très directement à ces conceptions des réalités culturelles.

A l'inverse, dans les approches sociologiques individualistes et interactionnistes, la culture est probablement ce qui distingue le plus un individu de l'autre et donc sa « marque » essentielle, fuit de son « vécu culturel personnel subjectif » (mais qui se construit néanmoins à travers et à l'occasion de l'interaction entre individus). Tant le refus weberien des « déterminismes sociaux », que l'espoir de Boudon d'expliquer les réalités sociales en partant des individus et de leur vécus sont corrélés avec cette vision.

Les conséquences ultimes de cette approche ont non seulement un poids relevant du point de vue de l'analyse sociologique des situations de multiculturalité mais aussi des implications idéologiques et politiques centrales : dans cette perspective la société, mais aussi la « nation » est faite d'individus, de citoyens et non de groupes ou de communautés (qu'elles soient ethniques, linguistiques, religieuses ou autres).

Par conséquent, les droits et les devoirs ont comme siège chaque individu/citoyen et nullement des entités collectives (les mesures de type « discrimination positives » appliqués par exemple aux « groupes ethniques » spécifiques n'ont dans cette perspective aucune base sociologique).

Il est nettement plus difficile de caractériser les apports des approches constructivistes, qu'il serait approprié d'ailleurs de considérer comme appartenants à une « galaxie » de positions apparentées mais différentes, plutôt qu' à une vraie « école ».

Ainsi bien avant les publications considérées comme fondatrices, notamment celles de Berger et Luckmann notamment, des auteurs comme Norbert Elias, (déjà avant et puis après la II guerre) ont défendu l'idée d'individus interdépendants dans le cadre des « configurations sociales », tenues ensemble par un ciment culturel (par exemple les normes aristocratiques de la « société de cour »), ou encore, comme Alfred Schütz, proposant l'idée de « réserves de connaissances disponibles » (culture ?) qui caractériseraient une société et dans lesquelles les individus « puisent » les interprétations du monde qui leur sont nécessaires.

S'il est relativement aisé de caractériser les positions constructivistes de base, à la suite de Berger et Luckmann, notamment avec l'idée de la « construction sociale de la réalité », où de l'individu est à la fois « produit socio-culturel et producteur de culture », il est nettement moins facile de retrouver la cohérence de ces des principes dans toute une série d'autres apport sociologiques qui évoluent néanmoins dans la même « galaxie constructiviste » ; c'est le cas des apports de l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel qui, vers les années soixante-dix, souligne l'importance sociale des « savoirs du sens commun » et de la « culture de tout les jours », ou de la « sociologie cognitive » d'Aaron Cicourel, ou encore des apports – très remarquées pour la communication – de Erving Goffman qui présente la société comme une scène théâtrale sur laquelle des « acteurs » (individuels, éventuellement collectifs) jouent des « rôles » (sociaux et largement pré-établis, comme par exemple celui de « migrant » ou « d'autochtone », etc.). Du point de vue de la communication interculturelle, un principe commun traverse néanmoins ces visions, en soi très différentes : elles mettent toutes nécessairement à mal la métaphore de la communication du joueur d'échecs, rationnel et appliquant des stratégies individuelles qu'il a

P. Corcuff, « Les nouvelles sociologies », Nathan, 2000
Berger et Luckmann, « La construction sociale de la réalité », Méridiens Klincksieck, 1986

concocté pour « gagner la partie communicationnelle », elles n'épargnent pas pour autant l'image d'individus « noyés dans le social » et celle d'une communication à considérer comme un simple effet de déterminismes sociaux qui écraseraient initiative et liberté professionnelle.

Il en va de même pour les positions d'Antony Giddens qui s'approchent en tout cas de celles d'auteurs cités ci-dessus par le propos de dépasser l'opposition entre une sociologie trop individualiste et le poids trop écrasant reconnu aux déterminismes sociaux par les structuralistes et les fonctionnalistes. Bien que légèrement plus proche de ces derniers, le même discours vaut aussi pour Pierre Bourdieu. Quelques-uns des concepts qu'il propose, notamment celui « d'habitus », de « champ » ou de « capital social et culturel » ont d'ailleurs l'avantage d'offrir quelques modalités moins « monolithiques » de penser la relation entre l'individu et sa culture et donc aussi quelques bons outils pour la compréhension de la communication interculturelle.

L'impact global des multiples réflexions et études à coloration constructiviste sur la théorie de la communication interculturelle a au moins ceci de positif : il nous contraint à nous éloigner de quelques sur-simplifications de marque structuro-fonctionnaliste ou individualiste et à considérer les « cultures » en présence dans les situations de communication interculturelle comme des ensembles de « contenus », qui ne sont nullement statiques et figés, mais bien en évolution continue, face auxquels les individus sont à la fois foncièrement libres (c'est eux qui les « construisent ») mais aussi largement dépendants, « coincés » qu'ils sont (partiellement au moins) dans des rôles préétablis et « marqués » par l'empreinte du groupe dans lequel ils ont été socialisés.

L'autre apport essentiel des approches constructivistes est la conscience aigüe que, même les contenus culturels considérés comme les plus anciens et les plus « enracinés » dans la « nature humaine » profonde, même les valeurs et les normes plus fondamentales, sont des constructions sociales, élaborés au fil de l'histoire par des individus et par des collectivités.

Bien qu'il s'agisse d'un domaine sociologique en soi relativement restreint, on ne peut pas en outre passer sous silence l'apport de la sociologie des (mass) média à l'étude de la communication interculturelle. Ceci, moins pour les positions des « pères fondateurs » (notamment Lazarsfeld) qui considèrent les média comme un espèce d'instrument magique pour injecter opinions, idées, valeurs, etc. à un public inerte et inerme (le cas échéant en passant par des « leaders d'opinion ») ni pour les études de type « audience » remettant l'utilisateur des média en position plus active (de client ou d'utilisateur), ni même pour l'analyse (importante à d'autres points de vue) du « marché des média ».

Ce qui nous paraît plus importante pour notre propos est l'analyse de l'évolution des cultures d'aujourd'hui « travaillées » par les média, par la publicité et par les « produits culturels », ce qui fait dire à des analystes, comme par exemple à J. Lull, que dans le monde globalisé d'aujourd'hui (du moins dans celui qui a accès au marché et aux média) on est bien loin de l'image que l'anthropologie nous a donné de cultures bien différenciées les unes des autres portées et portant des collectivités telles nations, ethnies, groupes religieux ou classes sociales. La tendance qui aujourd'hui s'impose est plutôt celle d'un double mouvement : d'« homogénéisation » des contenus culturels d'une part, malaxés qu'ils sont par les média et l'industrie culturelle, mais aussi parallèlement de « personnalisation de la culture » dans la mesure où le « marché culturel » offert à l'individu-consommateur étant très large et éclectique, il lui permet de choisir les produits culturels avec lesquels il a des affinités : sport à outrance ou programmes religieux, *soap* ou programmes ethniques, ce qui ne manque pas en retour de le renforcer dans ses goûts culturels et ses convictions idéologiques.

Si les apports spécifiques et marquants de la sociologie à l'étude des situations multiculturelles et de la communication interculturelle sont, comme on l'a vu, ceux qui thématisent les relations entre culture, individu et société (ou mieux « cadre social » dans lequel l'individu a été socialisé), il en est d'autres qui, sans viser spécifiquement les questions culturelles, sont absolument

J. Lull, « Media, Communication, Culture. A Global Approach », Polity Press, UK, 2002 (first edition : 1995).

indispensables à une analyse correcte de la communication interculturelle : je me réfère à la multitude d'analyses, de concepts et de modèles des « cadres sociaux », voir des « acteurs sociaux » qui font en vérité le noyau dur de la sociologie : organisations ou groupes sociaux, réseaux ou communautés, classes ou castes, ethnies ou sociétés locales et nationales, aires religieuses et linguistiques, politiques ou économiques, ainsi que (le cas échéant) « civilisations ».

En effet, seulement une analyse de ce type permet d'insérer les processus de la communication interculturelle dans la réalité sociale concrète et ainsi empêcher de la laisser flotter dans un monde flou d'individus régis par quelques principes généraux, mais coupés des nécessités et problèmes de nourriture, santé, travail, souci d'argent ou de carrière, etc.

- d. Impossible, pour quiconque veuille s'occuper sérieusement de communication interculturelle, de ne pas être confronté aux grands thèmes traités par l'anthropologie sociale (spécialement de coloration anglaise), par l'anthropologie culturelle américaine et par leur correspondante française : l'ethnologie.

Non seulement les termes du débat actuel sur les relations « entre cultures » ou entre populations « de culture » différentes sont fortement redevables aux divers courants de l'anthropologie, mais une large partie des exemples sur les « cultures autres » (autres qu'occidentales, notamment africaines, du sud-est asiatique, des « indiens d'Amérique ») proviennent d'études du terrain réalisées par des anthropologues ou systématisées par eux.

Plus généralement, on peut affirmer que les concepts et les visions qui ont caractérisé les diverses tendances et écoles anthropologiques se sont en quelque sorte « déposés » les uns après les autres dans notre manière de penser et de voir le monde, ses populations et ses cultures (à moins que l'inverse soit aussi vrai, l'anthropologie ayant repris et systématisé des concepts et visions du monde préexistantes en leur donnant une assise théorique).

Nous retrouvons ainsi, dans notre pensée actuelle, encore beaucoup de « restes » de l'évolutionnisme des premiers anthropologues de la deuxième moitié du XIX siècle (notamment Morgan et Tylor), en particulier dans la condescendance avec laquelle nous traitons parfois des populations encore « un peu primitives » n'ayant pas encore atteint notre état de développement.

(À noter par ailleurs que c'est à E. B. Tylor que l'on doit la définition de culture qui, bien ou mal, est à la base de nos approches interculturelles actuelles :

« [...] culture comme cet ensemble complexe, cette totalité qui englobe connaissances, croyances, arts, morale, droit, coutumes et toute les autres aptitudes et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société. » .)

Nous sommes d'autre part redevables aux diffusionnistes (notamment à Kroeber) de l'idée que les cultures se « propagent » ou peuvent se propager d'une société à l'autre, d'un groupe à l'autre (parfois dans certaines visions, un peu xénophobes comme une espèce d'infection...). Nous pouvons par ailleurs remercier les premiers anthropologues de terrain de nous avoir confrontés à des fonctionnements sociaux réellement surprenants (pensons aux échanges rituels de biens comme le potloch, étudié notamment par F. Boas) qui ont ouvert les yeux à plus d'un étudiant en sciences sociales sur l'étendue des « différences culturelles ».

Les fonctionnalistes, de B. Malinowski à A. R. Radcliffe-Brown, nous ont peut-être permis de « réconcilier » en quelque sorte le foisonnement des différences et notre « recherche de sens » dans l'étude des sociétés autres que la notre: si des rites et des relations sociales « étranges » se sont développés dans ces sociétés, cela ne serait pas dû à un exotique hasard mais répond, comme pour nos propres sociétés, à un simple principe d'utilité, être « fonctionnel » au maintien de la dite société (ainsi les étranges échanges des colliers et bracelets entre les habitants de l'archipel des Trobriands étudiés par Malinowski, ne seraient pas une simple bizarrerie de la nature humaine mais repliraient, sans que les directs intéressés en soient conscients d'ailleurs,

E.B. Tylor, « Multiculturalisme. Différence et démocratie », Flammarion, Aubier, 1994. (titre original : « Multiculturalism and "the Politics of Recognition" », Princeton University press, Princeton, 1992)

des fonctions essentielles : créer des liens entre groupes, permettre les échanges de femmes etc.).

C'est néanmoins le culturalisme, tel qu'il a été proposé entre autres par R. Linton, R. Benedict ou M. Mead qui marque probablement le plus la majorité des tenants de « l'interculturalisme » d'aujourd'hui, appliqué notamment à des domaines tel de l'enseignement.

Trois me semble-t-il sont les idées fondamentales empreignant ces visions du monde : celle de la « prédominance » de la culture, qui à travers éducation et socialisation « reproduit » la société, l'idée que ce passage se réalise par l'intermédiaire de mécanismes psychologiques, en façonnant la « personnalité de base », des membres d'une certaine société, en leur indiquant des « rôles » à jouer, et en troisième lieu la (une certaine) prédisposition à utiliser mœurs, comportements, normes et valeurs de populations « différentes », voir « exotiques » pour critiquer ceux et celles en usage dans nos propres sociétés et pour montrer des possibles alternatives (à l'instar de M. Mead concernant les coutumes sexuelles des jeunes de Samoa, plus libres et « décontractées » que ceux ayant cours sous les cieux américains).

Le culturalisme poussé dans ces dernières conséquences à pu ici et là, aboutir à un « relativisme culturel » extrême qui dénie à quiconque ne « fasse pas partie d'une certaine culture » la capacité d'en comprendre vraiment les aspects essentiels et encore plus le droit d'en juger les valeur et les normes (le tout naturellement en contradiction massive avec des normes à vocation universelle de type « droits de l'homme »). L'approche contemporaine d'un C. Geertz postulant qu'il ne peut s'agir pour l'anthropologue d'analyser réellement une « culture autre » (comme l'entomologiste le ferait avec un insecte) mais tout au plus de « l'interpréter » en « construisant, en réalité, son objet d'étude », n'est pas étrangère à cette vision.

Ces différentes positions de l'anthropologie n'ont pas suscité que des débats académiques, elles ont nourri les controverses politiques et idéologiques, notamment aux USA, en relation

naturellement en premier lieu avec les questions ethniques internes (droits des minorités ethniques, droits culturels, égalité des chances, etc.).

Le malaise qui en résulte n'est pas étrange aux tentatives plus récentes de certains auteurs « déconstructionnistes » d'analyser les concepts de base (tel que celui même de « culture ») de l'anthropologie, pour montrer comment leur sémantique est le fruit, entre autre, de puissants intérêts collectifs ou privés, et comment ayant servi trop souvent d'arme, de drapeau ou d'instrument de lutte pour le pouvoir sociale, ces concepts sont devenus inaptes à la science.

Une approche de la communication interculturelle, même motivée par des objectifs didactiques, comme la nôtre, ne peut que difficilement – peine l'accusation de naïveté, voire de manipulation – ne pas avoir une certaine conscience de tous ces terrains labourés par l'anthropologie.

Les apports essentiels de cette discipline restent néanmoins le fait d'avoir fourni des « montagnes de données » sur les spécificités culturelles de multiples groupes humains, en élargissant ainsi l'horizon du « possible » et de « l'acceptable » culturel, et naturellement d'avoir fourni les instruments de base pour définir, de manière « opérationnelle », le concept même de culture (contenus culturels et leur organisation, leur genèse et évolution, leur éventuelle « utilité »).

- e. Un des terrains fertiles sur lequel bien d'études et d'expériences sur la communication interculturelle ont germé est celui de l'entreprise, de la grande entreprise multinationale en particulier, mais aussi de l'entreprise (toujours plus répandue) qui doit son succès (ou ses problèmes) au marché international d'une part, à une main d'œuvre en partie issue de l'immigration et à des fournisseurs, sous-traitants et partenaires évoluant dans d'autres contextes nationaux et culturels d'autre part. Même situation pour toute une série d'organisations internationales et d'ONG actives dans les plus divers domaines : de la politique à la santé, de la science à l'aide au développement. L'étude de la communication interculturelle dans ces

contextes ne pouvait pas ne pas viser des objectifs pratiques et opérationnels : connaître (ce qui est nécessaire de) la culture des « autres » : collaborateurs, partenaires ou clients d'autre provenance nationale en particulier, pour faire fonctionner au mieux la communication interne ou externe de l'organisation ou, encore, comprendre les liens entre « cultures nationales » et « culture d'entreprise » pour améliorer les mécanismes du management de cette dernière.

Beaucoup d'analyses de type « cross-cultural » mettant au centre les différences entre les cultures nationales (celles par exemple des managers américains, allemands, français, ou japonais) ont effectivement germé sur ce terrain.

Si une des premières études de ce type ayant atteint la notoriété internationale (Kluckhohn/Strodbeck) date des années soixante déjà, ce sont sûrement celle de G. Hofstede des années quatre-vingt (sur le terrain d'une multinationale typique : IBM) qui servent de référence primordiale dans ce domaine. Le concept de « dimension culturelle » (par exemple les dimensions de « Power distance » ou de « Uncertainty avoidance ») est proposé pour caractériser les cultures nationales et leurs différences et est à coup sûr devenu incontournable pour tous ceux qui s'occupent des aspects « culturels » du management. Il en va de même pour des concepts de « culture high ou low context » ou de « temps mono- ou polynomique » selon les cultures proposés par Hall .

Les études plus récentes, par exemple de Trompenaars ou du réseau Globe, ne renient pas ces bases méthodologiques .

Si toutes ces études privilégient les approches quantitatives et de type « etic » (« de l'extérieur » des cultures en question) il en est d'autre qui visent les mêmes objectifs mais en tablant plutôt sur

F. Kluckhohn, F. Strodbeck, « Variations in Value Orientation », Evanston, 1961

G. Hofstede, « Cultures and Organisations. Intercultural Cooperation and Its Importance For Survival », Profile Books, London, 2003

G. Hofstede, *Business Cultures* In: F. Jandt (ed.) « Intercultural Communication. A global Reader », Sage Publications, 2004

T. E. Hall, « Understanding Cultural Differences », Intercultural Press, 1990

F. Trompenaars, Ch. Hampden-Turner, « Riding the Waves of Culture. Understanding Diversity in Global Business », McGraw-Hill, 1993

les méthodes qualitatives et sur des approches « emic » (de « l'intérieur »). Les plus connues sont probablement celles de A. Thomas qui aboutissent au concept de « standard culturel », sorte de « dimension » mais avec un accent plus marqué sur les aspects normatifs de la culture .

Les comparaisons entre cultures nationales, réalisées par des enquêtes de grande envergure sur les « valeurs » et sur des « opinions » les impliquant, celles en particulier réalisées sous l'impulsion de R. Inglehart, dans le cadre des World ou des European Values Surveys, constituent des ultérieures tentatives de caractériser le « cultures nationales », tentatives de nature pas vraiment différentes que les précédentes .

Les études centrées sur les « cultures spécifiques d'entreprise » et utilisés ensuite dans une perspective comparative (soit entre les entreprises que entre les cultures nationales dans lesquelles les entreprises évoluent), comme celles réalisées par D'Iribarne, participent aussi – d'une certaine manière – de cette logique d'analyse « cross-cultural » .

L'apport essentiel de l'ensemble de ces recherches à l'étude de la communication interculturelle outre la production de certains concepts centraux tels ceux de « dimensions ou standards culturels » est probablement d'avoir montré qu'il est possible d'aborder la problématique des différences culturelles par des méthodes, peut-être un peu simplificatrices, mais en tout cas efficaces pour l'action (managériale) en fonction de laquelle ils ont été conçus.

- f. Le centre d'intérêt des études présentées ci-dessus était sans doute constitué par les différences culturelles entre « nations » et entre « entreprises » (ou en généralisant, entre « organisations »). Ces études sont naturellement loin d'épuiser toutes les différences culturelles qui marquent nos sociétés actuelles et les divers cadres et acteurs sociaux qui les composent.

A. Thomas, « Psychologie interkulturellen Handelns », Hogrefe, Göttingen, 2003

R. Inglehart, et al. présentation de « Human Beliefs and Values », http://www.worldvaluessurvey.org/library/source_book_2002.html, 01.10.2004

P. D'Iribarne et al., « Culture et mondialisation », [HYPERLINK](#)

"<http://www.cnam.fr/lipsor/dso/articles/fiche/diribarne.html>"

<http://www.cnam.fr/lipsor/dso/articles/fiche/diribarne.html> , 08.10.2004

Ce sont justement ces « autres » différences qu'ont intéressé les chercheurs composant la « nébuleuse scientifique et littéraire » qui se reconnaît (ou qu'on reconnaît...) dans les « Cultural Studies ».

Développés à la suite de R. Hoggart et de son « Center for Contemporary Cultural Studies », fondé à Birmingham dans les années 60, ces études ont mis sous la loupe non seulement la culture des « classes populaires » (anglaises pour commencer), mais aussi celle de groupes ethniques ou religieux plus ou moins minoritaires, celles liées au sexe ou à des comportements spécifiques, celles des jeunes, des fans de musique et de bien d'autres groupes et sous-groupes sociaux.

Ces études rappellent, et ce n'est pas la moindre de leurs vertus, que la communication interculturelle n'a pas besoin, pour être telle (et pour être confrontée aux problèmes qui lui sont proposés), de mettre en présence des personnes de nationalité, langue, ethnie différente : des différences « mineures » (aux yeux des autres ...) suffisent amplement.

- g. Bien que la culture ait, par essence, un aspect collectif, elle s'enracine nécessairement dans un esprit (et un corps...) individuel : la communication interculturelle, en dernière instance implique des individus.

De ce seul fait, les disciplines qui se donnent comme objet l'individu ont un apport central à offrir à l'étude, la compréhension et la gestion de la communication interculturelle.

La psychologie ne serait-ce que pour avoir mis à feu les aspects essentiels des fonctionnements cognitifs (de la perception à la compréhension, de l'apprentissage à la mémorisation), affectifs (des émotions aux motivations), et de comportements et pour avoir tenté de faire la lumière sur les concepts centraux tels intelligence, conscience, identité et personnalité, nous fournirait déjà plus d'une clé de lecture pour lire les phénomènes de la communication interculturelle. Elle nous rappelle aussi qu'analyser ce type de communication en termes seulement de cognition en

oubliant les réalités affectives serait nécessairement chose vouée à l'échec (sans oublier par ailleurs les possibles aspects psychopathologiques qui peuvent faire partie – et le cas est peut-être moins rare que nous voudrions le penser – et compliquer les fonctionnements de la communication interculturelle).

Tout aussi importants sont les apports de la psychologie sociale, à partir déjà de son objet, à l'intersection de l'individuel et du « social » (ou plutôt du « groupal »), où se situent aussi les processus de socialisation et d'acculturation. Les abondantes expérimentations de la psychologie sociale touchant notamment aux thèmes de la soumission à l'autorité, du conformisme, du traitement des « dissonances cognitives » mais aussi sa mise à feu de concepts centrales pour la communication interculturelle, tel celui de représentations sociales, de rôles, de construction sociale de l'identité personnelle, constituent un apport qu'il est impensable d'ignorer pour celui qui s'intéresse à la communication interculturelle.

Il en va de même pour des approches plus récentes tels ceux de la « psychologie cross-cultural », mettant à feu différences (et similitudes) d'individus « appartenants » à des « cultures différentes », ou ceux de la « psychologie interculturelle » nous proposant des concepts novateurs et utiles comme celui de « médiation » ou de « communauté de pratique »

- h. La culture – d'ailleurs non nécessairement subsumée sous ce terme – est un objet privilégié tant de la réflexion philosophique générale que, plus particulièrement de la philosophie politique (et naturellement des réflexions idéologiques en relation avec la politique).

Des controverses comme celles sur le(les) nationalisme(s), sur les options possibles de la démocratie face à la multiculturalité (le « citoyen-individu » du libéralisme classique ou les communautés du « multiculturalisme politique » ?), sur le racisme, l'antiracisme et leurs implications tant philosophiques que de « petite politique journalière », de même que celles sur

les migrations (économiques ou politiques) marquent aussi le débat scientifique sur la culture et la communication interculturelle : il est donc difficile de les ignorer.

- i. D'autres domaines et disciplines scientifiques ou plus généralement intellectuelles (voir artistiques) concourent utilement à la compréhension du pourquoi et du comment de l'existence de cultures différentes, et donc aussi de la communication interculturelle. Pensons seulement aux instruments extrêmement puissants que nous offre le cinéma, la littérature et naturellement les études à leur sujet (notamment les études de littérature comparée).

- j. Pour terminer il ne faut pas oublier de relever qu'une bonne partie des études et approches mettant au centre la communication interculturelle sont motivés par un souci d'opérationnalité bien plus que par celui d'analyse et d'explication : l'essentiel étant de produire des procédures et des instruments pour « améliorer la communication interculturelle » et pour réduire les problèmes qu'elle génère (même s'il faut bien le reconnaître, qu'il serait extrêmement naïf de croire que ces seuls objectifs vertueux sont à la base des études sur la communication interculturelle : « manipulation » et « jeu de pouvoir » ne sont parfois pas si loin de « compréhension mutuelle » et « empowerment »...).

C'est pour toutes ces raisons que des concepts tels celui de « compétences interculturelles » sont à juste raison au centre des projets d'étude et de réalisation pratiques sur la communication interculturelle. C'est peut-être aussi pour les mêmes raisons qu'un questionnement se développe aujourd'hui sur ce qu'est une « bonne communication interculturelle » ce qui implique naturellement tout en avant une réflexion éthique pour définir ce que « bon » peut signifier : par exemple « bon pour un seulement des interlocuteurs » ou « bon pour tous le intervenants à la communication » (et dans quelle mesure respective).

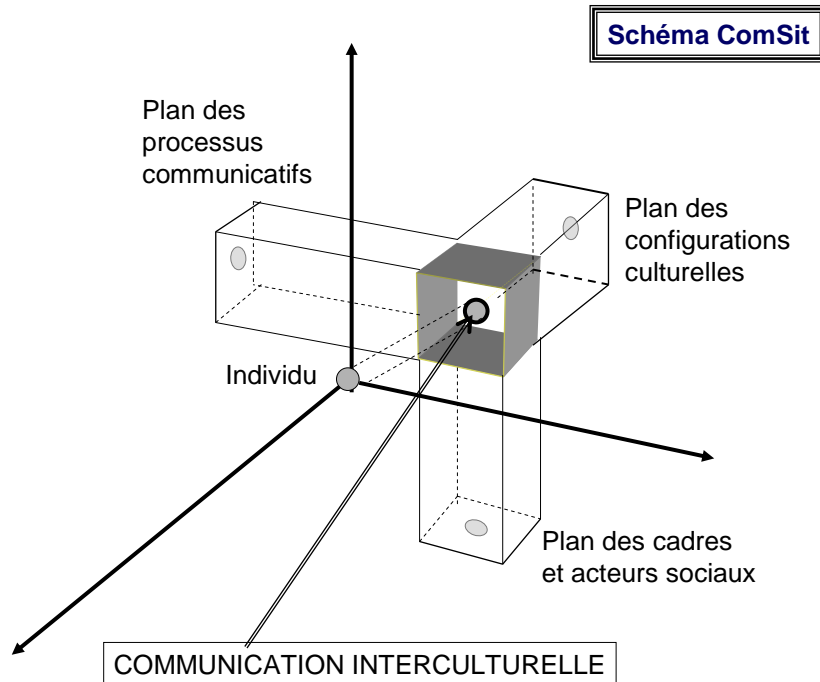
3. Un instrument didactique pour l'analyse de la communication interculturelle

Nous avons tenté de montrer dans les pages précédentes que plusieurs disciplines et approches scientifiques sont utiles et parfois absolument nécessaires pour avoir une vue d'ensemble (réaliste et non-unilatérale) des situations de communication interculturelle qu'elles soient problématiques ou couronnées de succès.

Du point de vue didactique (pour les participants au Master dont il a été question précédemment) cette situation a impliqué à la fois un fort sentiment d'un enrichissement potentiel, allant bien au delà des attentes et la très nette sensation d'une grande complexité, impossible à gérer.

Les responsables du Master ont donc été contraints d'un part de choisir parmi la richesse des apports disciplinaires, les éléments plus qualifiants ou, pour mieux dire, ceux avec la plus grande efficacité et efficience didactique : faire comprendre au mieux et avec un investissement supportable en temps d'étude.

D'autre part il a été indispensable de lier entre eux – au moins de façon minimale – les apports considérés centraux : le résultat est le modèle suivant dit de la « Communication située » dont les grandes lignes sont présentés ci-après et qui est construit essentiellement sur l'hypothèse que pour analyser et comprendre toute réalité communicative interculturelle il est indispensable de la considérer en partant de quatre points de vue différents.



Il est ainsi nécessaire d'analyser :

- Les éléments du/des « processus communicatif/s » en tant que tel(s) (ex. quelle est l'intention à la base de la communication, quelle est la nature du/des message/s, quelles interférences, etc.).
- Les « configurations culturelles » (ensemble spécifique d'éléments culturels, regroupés notamment en dimensions et standards culturels) auxquelles se réfèrent les interlocuteurs, qu'il soient acteurs individuels ou collectifs.
- Les aspects psychologiques caractérisant les individus interlocuteurs (leurs mécanismes cognitifs, affectifs etc.).
- Les « cadres sociaux » (groupes, organisations, société nationales, etc.) qui constituent à la fois le « lieu social » dans lequel évoluent les individus, mais aussi dans lesquels s'incarnent les « configurations culturelles » et se situent et développent les « processus communicatifs » considérés.

Dans la pratique didactique, chacun de ces quatre points de vue a naturellement été défini précisément à la fois dans les éléments qui le composent et dans les relations entre eux et aussi, en partie du moins, dans les méthodes qui permettent de les approcher. (On trouvera en annexe les schémas synthétiques permettant de se faire une première idée du procédé.)

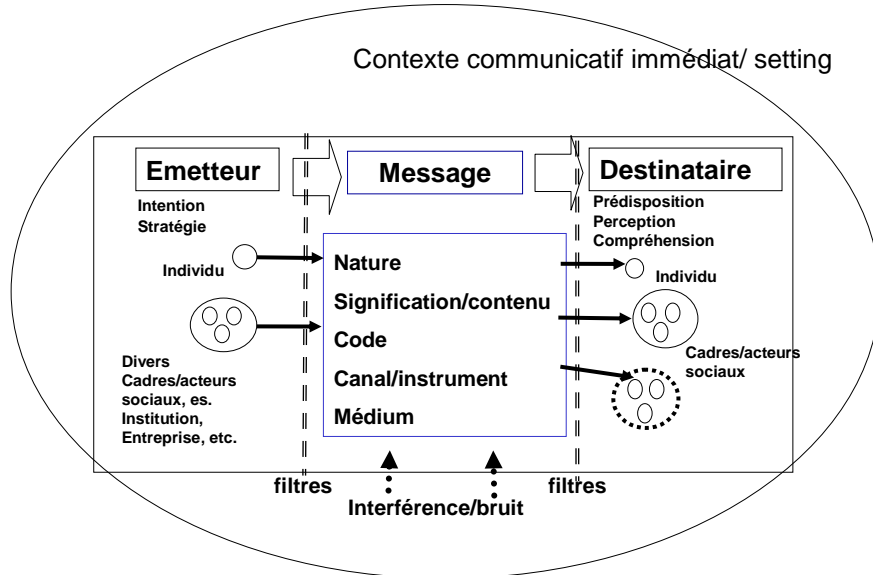
Il peut suffire d'affirmer ici que analyser une situation spécifique de communication interculturelle signifie dans cette perspective adopter parallèlement (même si de manière restrictive en fonction des impératifs d'efficacité didactique) ces quatre points de vue et les concepts et méthodes leurs inhérents.

Cela signifie aussi relier ces points de vue de la même manière que nous relierions les projections d'un solide (dans la figure un cube) sur les trois plans d'un système cartésien pour en « reconstituer » en quelque sorte la réalité complète.

Le Master dont il a été question a adopté, partiellement du moins, l'approche décrite ci-dessus, mais il est évidemment trop tôt pour décréter d'or et déjà de la réussite didactique de l'approche choisie : bien que les résultats jusqu'à présent semblent confirmer nos hypothèses didactiques, seule l'évaluation prévue à la fin de l'expérience pourra les confirmer réellement.

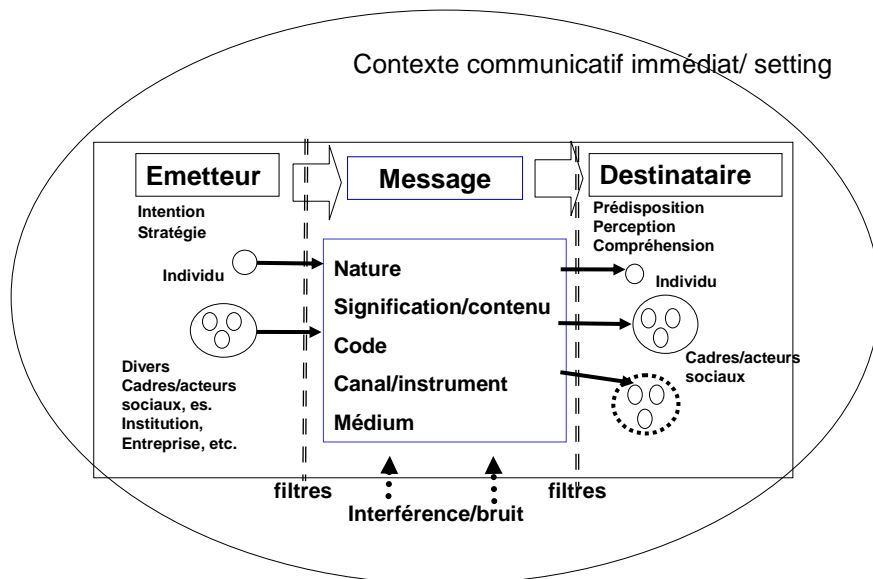
Annexe :

Processus de communicatif (de base *)

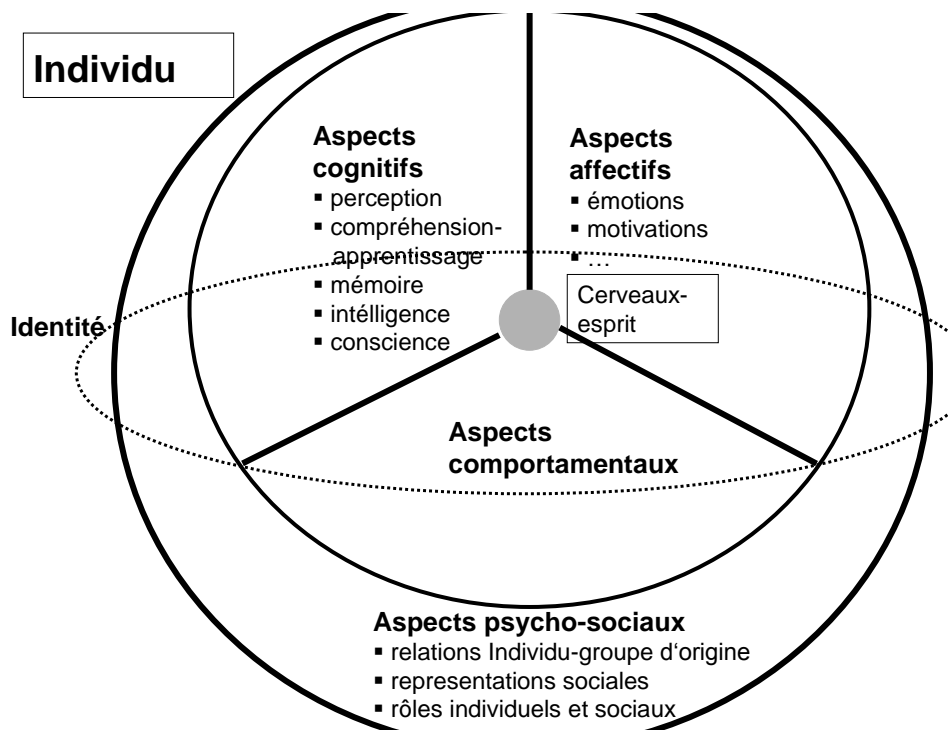
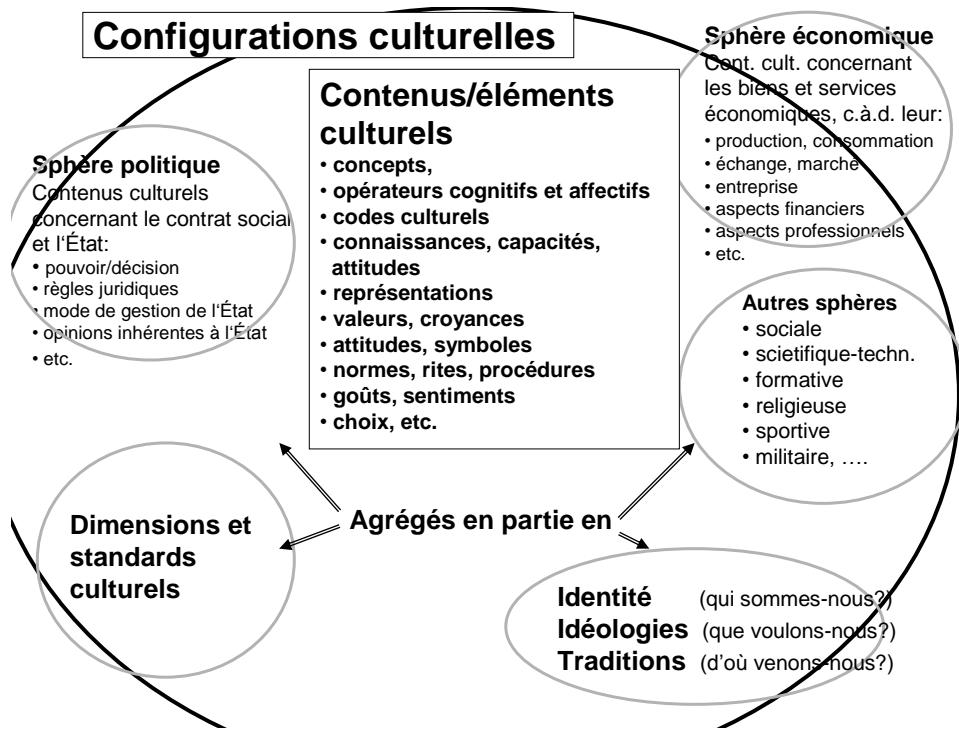


*_Les processus réels de communication sont composés par de multiples processus élémentaires reliés entre eux

Processus de communicatif (de base *)



*_Les processus réels de communication sont composés par de multiples processus élémentaires reliés entre eux



Bibliographie

- C. Allemann-Ghionda, *Éducation, diversité culturelle, plurilinguisme*, in « Multiculture et éducation en Europe », ed. Lang, Bern-Berlin, 2.ème ed., 1997
- P. E. Balboni, « Parole comuni, culture diverse », Ed. Marsilio, Venezia, 1999.
- P. Berger, T. Luckmann, « La construction sociale de la réalité », Méridiens Klincksieck, 1986
- M. Clyne, « Inter-cultural communication at work. Cultural values in discourse », Cambridge University Press, Cambridge, 1994
- Conseil de l'Europe, Projet n. 7 du CDCC, « L'éducation et le développement culturel des immigrants », rapport intérimaire du groupe de projet, Strasbourg, 1984
- P. Corcuff, « Les nouvelles sociologies », Nathan, 2000
- P. D'Iribarne et al., « Culture et mondialisation », [HYPERLINK "http://www.cnam.fr/lipsor/dso/articles/fiche/diribarne.html"](http://www.cnam.fr/lipsor/dso/articles/fiche/diribarne.html)
<http://www.cnam.fr/lipsor/dso/articles/fiche/diribarne.html> , 08.10.2004
- T. E. Hall, « Understanding Cultural Differences », Intercultural Press, 1990
- G. Hofstede, *Business Cultures* In: F. Jandt (ed.) « Intercultural Communication. A global Reader », Sage Publications, 2004
- G. Hofstede, « Cultures and Organisations. Intercultural Cooperation and Its Importance For Survival », Profile Books, London, 2003
- R. Inglehart, et al. présentation de « Human Beliefs and Values », http://www.worldvaluessurvey.org/library/source_book_2002.html, 01.10.2004
- R. Jakobson, « Essai de linguistique générale », Ed. De Minuit, 1981
- P. Kistler, S. Konivuori « From International Exchanges to Intercultural Communication. Combining Theory and Practice », EMICC Network University of Jyväskylä, 2003
- F. Kluckhohn, F. Strodtbeck, « Variations in Value Orientation », Evanston, 1961
- J. Lull, « Media, Communication, Culture. A Global Approach », Polity Press, UK, 2002 (first edition : 1995).
- G. Mantovani, « Intercultura, Il Mulino, Bologna », 2004
- A. Mucchielli, *Les modèles de la communication*, dans: « La communication, état des savoirs », Ed. Sciences Humaines, Auxerre, 1998
- B. Müller-Jacquier, *Linguistic awareness of cultures: principles of a training module* In: P. Kistler, S. Konivuori « From International Exchanges to Intercultural Communication. Combining Theory and Practice », EMICC Network University of Jyväskylä, 2003
- E. Rigotti, S. Cigada, « La comunicazione verbale », Apogeo, 2004
- A. Semprini, « Le multiculturalisme. Que sais-je ? », Presses Universitaires de France, Paris, 1997
- E.B. Taylor, « Multiculturalisme. Différence et démocratie », Flammarion, Aubier, 1994. (titre original : « Multiculturalism and "the Politics of Recognition" », Princeton University press, Princeton, 1992)

A. Thomas, « Psychologie interkulturellen Handelns », Hogrefe, Göttingen, 2003

F. Trompenaars, Ch. Hampden-Turner, « Riding the Waves of Culture. Understanding Diversity in Global Business », McGraw-Hill, 1993

A. Wierzbicka, « Cross-cultural pragmatics. The semantics of human interaction », Mouton de Gruyter, Berlin 2003